Cd, compte rendu critique. Gemme : Hildegard von Bingen, Zad Moultaka. Ensemble De Caelis. 1 cd l’empreinte digitale ED 13241



Le nouvel album de l’ensemble **De Caelis** (5 voix de femmes) illustre l’admiration inspirée des interprètes pour l’abbesse allemande du XII ème siècle **Hildegard von Bingen** et aussi leur curiosité engagée pour l’écriture contemporaine, en particulier celle du compositeur libanais **Zad Moultaka**.

Souffle, conscience, espérance



Conçue comme une expérience qui se déroule du début à la fin, tel un cycle d'éveil progressif, les interprètes déploient une large palette expressive interrogeant l'idée même du souffle, sa longueur, sa hauteur… et dans sa portée, cultivent dans les résonances que sait ciseler le compositeur Zad Moultaka, le sens / l'essence même du chant; chant évidemment spirituel et mystique puisque lié à la quête faite inquiétude et angoisse de l'Abbesse qui s'est éteinte en 1179… Le programme fait entendre le souffle primordial, primitif… Celui créateur qui réalise l'incarnation. Dès lors investies d'un texte, les arabesques vocales (liées aux visions d'une religieuse qui a douté) s'enrichissent d'un sens qui organise et structure le programme : faille ouverte fervente encore inarticulée, puis dévotion spécifique personnelle à Marie (superbe solo embrasé, fragile donc spécifiquement humain de la soprano C. Tassit dans l'Ave Maria, plage 6), enfin au croisement de deux époques / regards qui s'interpénètrent le regard distancié et fraternel de Zad Moultaka, l'accomplissement d'un geste à la fois guerrier et angoissé, et ses déflagrations calculées qui convoquent le choc des combats … on ne cesse de suivre et d'approfondir chaque section entonée tel un questionnement profond sur l'homme et le monde, et dans la vision chrétienne d'Hildegard, la question finale du salut : l'homme peut il être sauvé? Peut il se sauver lui même?

En un résumé porté par les seules 5 voix à cappella, voici magnifiée par l'acoustique idéale de l'abbatiale de Saintes, une histoire de l'humanité : espoir primitif, mais inéluctable inflexion, faillite des civilisations qui ont perdu toute réflexion comme toute exigence spirituelle.

En ce sens le triptyque final **» *Ubi es*** » conçu par Zad Moultaka semble récapituler et recueillir les doutes et l'espérance bouleversante de la religieuse : un dialogue qui se fait compréhension et aussi correspondances; le souffle incarné tendu d'Hildegard inspirant au compositeur contemporain une conscience aiguë aux êtres, jusqu'à notre monde contemporain où les notions de chute, d'anéantissement, comme de fin du monde n'ont jamais été plus présentes. C'est pourtant moins l'annonce de la fin que la perte de l'harmonie primitive qui magnifiquement exprimée ici s'avère bouleversante. On ne saurait trop recommander l'écoute de ce disque superlatif… Par sa profondeur, le dramatisme ciselé de son programme, l'arc tendu entre les deux écritures musicales, la qualité des chanteuses qui le portent, voici indiscutablement le meilleur jamais enregistré par les chanteuses de De Caelis. Un nouveau jalon né de leur rencontre avec Zad Moultaka et qui produit une réalisation inoubliable. D'où notre CLIC de classiquenews d'avril 2015.



Cd, compte rendu critique. Gemme : Hildegard von Bingen, Zad Moultaka. Ensemble De Caelis. 1 cd l'empreinte digitale ED 13241 – parution annoncée le 1er avril 2015. Visionner notre teaser vidéo du cd Gemme de De Caelis (consultez notre home « videos » depuis la home page de classiquenews). Reportage vidéo de l'enregistrement du cd Gemme à venir sur classiquenews le 10 avril 2015.

CD, compte-rendu critique. Marais, Destouches : Sémélé cantate à voix seule avec symphonie; Haendel : concerto grosso op3 N°4, oratorio Sweet bird ; cantate Tra le fiamme ; Sémélé; Théodora. Ensemble Les Ombres; Chantal Santon-Jeffery, soprano; Mélodie Ruvio, alto; Sylvain Sartre, Margaux Blanchard, direction. 1 CD mirare MIR 260

CD, compte rendu critique. Sémélé par Les Ombres (1cd Mirare). *Si le mythe de Sémélé a inspiré nombre de compositeurs tant en France qu'en Angleterre, seul l'opéra éponyme de Georg Friedrich Haendel (1685-1759) est passé à la postérité. Défricheurs des oeuvres baroques qui dorment sur des fonds d'étagère depuis de longues années, voire de longs siècles, Sylvain Sartre et Margaux Blanchard, co directeurs des Ombres, se sont intéressés de près au mythe de Sémélé. Sont ainsi révélées, les Sémélé de Marin Marais (1656-1728) et d'André Cardinal Destouches (1672-1729). Il était par ailleurs difficile, voire quasi impossible, de ne pas adjoindre à ces*

deux oeuvres celle de Georg Friedrich Haendel (1685-1759); par ailleurs d'autres chefs d'oeuvre instrumentaux et vocaux de Haendel complètent agréablement le programme.

Sémélé sort de l'ombre…



C'est la Sémélé de Marin Marais (1656-1728) qui ouvre l'enregistrement des Ombres. Dans cet opéra en un prologue et cinq actes, créé en 1709 et tombé dans l'oubli aussitôt, Sylvain Sartre et Margaux Blanchard ont sélectionné des extraits du prologue. Les ombres jouent les extraits instrumentaux avec entrain laissant transparaitre une musique vive, forte, dynamique. L'air « Quel bruit nouveau » est interprété avec sobriété par la soprano Chantal Santon-Jeffery. Dans ce premier opus de l'enregistrement, la jeune femme a néanmoins peu l'occasion de s'exprimer ; dommage, qu'il y ait si peu d'extraits vocaux de l'oeuvre de Marin Marais. Poursuivant leur exploration, Les Ombres nous emmènent ensuite dans l'univers d'André Cardinal Destouches (1672-1729) qui, lui, a préféré privilégier la forme cantate plutôt que l'opéra. Datant de 1719, le chef d'oeuvre du compositeur parisien est resté dans l'ombre de sa création à … 2009, date à laquelle elle a été re-créée par Les Ombres au festival d'Ambronay. Pour ce second, c'est l'alto Mélodie Ruvio qui

interprète avec sensibilité le chef d'oeuvre de Destouches. La jeune artiste fait montre d'une autorité et d'une maitrise digne des plus grandes tant elle fait siens, texte et musique de Destouches. La troisième Sémélé du CD est celle de Georg Friedrich Haendel (1685-1759). Avec « Oh sleep » et « Endless pleasure », Chantal Santon-Jeffrey peut incarner en toute liberté, laissant transparaitre une Sémélé amoureuse et déterminée. Face à elle, Sémélé juvénile et séduisante, Mélodie Ruvio affirme une Junon mordante, jalouse et retorse à souhait écartant sans remords la malheureuse Iris, sa messagère, venue la prévenir qu'il lui sera difficile d'approcher Sémélé à cause des protections renforcées installées par Zeus autour de sa nouvelle maitresse.

Pour compléter le présent CD, Sylvain Sartre et Margaux Blanchard insèrent d'autres oeuvres de Haendel dont le Concerto grosso opus 3 n°4. Les Ombres u cultivent un allant rafraichissant; les musiciens mettent leur sensibilité au service d'une oeuvre plus difficile à jouer qu'il n'y parait. De même L'allegro, il penseroso ed il moderato (« Sweet bird ») est fort bien interprété par un ensemble en grande forme et dirigé avec panache par ses deux chefs Sylvain Sartre et Margaux Blanchard. Dans la cantate « Tra le fiamme », ils accompagnent Chantal Santon-Jeffrey avec bonheur; la soprano chante le chef d'oeuvre de Handel avec un plaisir gourmand et plaisant. En conclusion, Chantal Santon-Jeffrey et Mélodie Ruvio chantent un extrait de Théodora : « To thee, thou glorious son of worth »; les voix des deux chanteuses se marient parfaitement accusant les sentiments contradictoires des deux personnages en situation.

Le présent CD donne un bel aperçu du mythe de Sémélé même si nous aurions aimé approfondir notre découverte de l'oeuvre de Marin Marais grâce à davantage d'extraits vocaux. Cependant Chantal Santon-Jeffrey et Mélodie Ruvio se font ambassadrices d'oeuvres méconnues, voire oubliées. Les Sémélé de Marin Marais et d'André Cardinal Destouches s'imposent ici, avec

finesse et caractérisation, avec d'autant plus de mérite que la musique des deux compositeurs est de grande valeur et bien écrite.

Marin Marais (1656-1728) : Sémélé : marche d'Aegipans, « quel bruit nouveau », deuxième air des guerriers, chacone; André Cardinal Destouches (1672-1729) : Sémélé cantate à voix seule avec symphonie; Georg Friedrich Haendel (1685-1759) : concerto grosso op3 N°4, oratorio Sweet bird, cantate Tra le fiamme, Sémélé : Oh sleep, Endless pleasure, Hence Iris; Théodora : To thee, thou glorious son of worth. Ensemble Les Ombres; Chantal Santon-Jeffery, soprano; Mélodie Ruvio, alto; Sylvain Sartre, Margaux Blanchard, direction. Enregistrement réalisé en Juin 2013 à l'espace Bonnet de Jujurieux (Ain). **1 cd Mirare MIR 260**

CD. Coffret DECCA Sound – les années mono : 1944 – 1956 (53 cd Decca)

CD. Coffret DECCA Sound – les années mono : 1944 – 1956 (53 cd Decca). Une règle en or pour tout bon amateur : quand les majors éditent un coffret de forme carrée, dîtes vous bien que parmi les titres archives ainsi réédités (et souvent remastérisés), se cachent plusieurs perles qui méritent

évidemment l'achat. Le reste, même dans des interprétations moins immédiatement incontournables relève de la découverte et souvent à ce prix, l'offre est très économiquement compétitive au regard du nombre de cd contenus. Les années mono de Decca (1944-1956) se révèlent historiques et précieuses : chacun y glanera sa perle parlant à son cœur de mélomane : mais soyez certains du résultat final, au bout du chemin, vous attend l'interprétation de vos rêves. Ce que la technique encore vacillante tend à atteindre, la sensibilité contagieuse des chefs réunis ici, entre autres : Ansermet, Martinon, Kleiber père, Boult en diffuse déjà des parcelles miraculeuses…

1944 – 1956 : le mono Decca, de luxe !

Le son « ffrr » de Decca : une prise mono optimisée, avant la stéréo…

Ce coffret DECCA ne déroge pas à la règle ; il s'inscrit dans les précédentes rééditions particulièrement généreuses, véritables boîtes à merveilles où l'amateur ou le connaisseur détecte des perles inespérées signées par de grands chefs, d'autant mieux convaincants qu'ils défendent des œuvres parfois peu connues voire inédites et ici enregistrées pour la première fois.

Decca rééditent ainsi ses archives mono (1944 – 1956), dans son fameux son originel : » ffrr » (» full frequency range

recording » : enregistrement de la bande de fréquences dans son intégralité). C'est un cycle de documents historiques qui renseignent sur les débuts de l'ingénierie de l'enregistrement : les techniques de guerre étant transférées dans les studios de la firme britannique (West Hampstead à Londres). Avec la fin de la seconde guerre, un monde nouveau s'invente, avec lui le rapport aux œuvres du répertoire, dans des dispositifs techniques certes encore perfectibles mais déjà très correctement audibles (voyer le son 1948 de la Pastorale, détaillée, oxygénée de Erich Kleiber, lire ci après), en somme il s'agit d'une histoire de l'interprétation sur près de 12 ans, doublée d'une histoire des procédés d'enregistrement. C'est la mémoire de la firme anglaise qui se dévoile ici, à l'origine de son fabuleux catalogue.
Universal music nous régale depuis plusieurs mois car avant ce coffret Decca sound, il y a eu, plusieurs précédents boîtes de rééditions (si l'on inclut aussi les compilations du groupe Universal music, Deuttsche Grammophon ou la collection Westminster legacy….), toutes aussi prometteuses dont la « Phase 4 stereo », particulièrement riche en révélation dans un son encore amélioré, plus spatialisé et même scénographié grâce au procédé multipiste propre ici aux années 1964 – 1977 (coffret Phase 4 stereo, réédition Decca de novembre 2014).



Dans le cas du coffret DECCA SOUND, les amateurs symphonistes pourront se délecter tout comme les amoureux du chambrisme concertant. C'est d'ailleurs l'un des plus anciens témoignages daté de 1944 qui fait reculer le temps, ressuscitant la tension palpitante des quatre instrumentistes du Quartetto Italiano dans Boccherini et Haydn (élégant et facétieux Hob.III 64), couplé avec Schumann et Verdi en 1950). Certes emblématique de la période couverte, celle des 33 tours, le son manque de

profondeur, de spatialité, parfois trop sec, et droit, mais la justesse des intentions, la finesse de l'approche poétique impose une vision indiscutable (Quatuor de Verdi, à la fois souple, incandescent, intime). Ce seul cd (28) donne le ton… une boîte de pépites musicale dont la maturité et l'engagement des interprètes convainquent sans relâche.

Côté chefs légendaires, et relevant de la même décennie, ici en 1948 : vous écouterez **Kleiber père (Erich, le créateur de Wozzeck et le défenseur d'un humanisme éclairé contre le nazisme…)**. La figure du père, écrasante / stimulante pour Carlos aborde la Pastorale de Beethoven au studio Kingsway Hall de Londres, les 24 et 25 février 1948 : la précision qui respire, l'ivresse printanière de la direction, et l'enregistrement idéalement réverbéré, avec une profondeur et une maîtrise des nuances qui montre au lendemain de la guerre, l'excellence et l'éloquence des instrumentistes du London Philharmonic Orchestra. Voilà qui égale voire surclasse (malgré le grésillement du microsillon) l'approche d'un Karajan, presque trop rutilant et artificiel, – trop calculé en esthète hyperexigeant…, à l'inverse Kleiber père retrouve une insouciance des origines qui charme et berce (écouter comment le hautbois est détaché : touche d'un pastoralisme raffiné élégantissime). Rondeur, caractère, passion : que demander de plus. Erich s'impose encore avec une 9è du même Beethoven (juin 1952 à Vienne, avec les Wiener Philharmoniker et les solistes : Hilde Guden, Anton Dermota, Ludwig Weber : une référence absolue par son raffinement tellurique, sa fièvre de grande classe et touojurs cette sensibilité à hauteur d'homme qui détaille les timbres assemblés, concertants…, cd 30).
Autre gravure toute aussi ancienne : celle d'**Eduard Van Beinum** de septembre 1948 à Amsterdam, donc avec le Concergebouw dans Concerto pour orchestre de Bartok : le mystère véhicule de la tension accrédite cette bande captivante.

Les perles symphoniques du Catalogue Decca

Autour de 1950 : le temps de Erich Kleiber, Knappertsbusch, Boult, Beinum, Ansermet et déjà le jeune et fringuant Solti…

Un an plus tard (après le beethovénien Kleiber père), en mai 1953, **le grand Hans (Knappertsbusch** enregistre dans la même Grosser Musikvereinsaal de Vienne, Wagner (ouverture de Tannhaüser et Venusberg : la respiration, le souffle, la grandeur qui palpite et sait respirer saisissent : quel chef lui aussi (et quels instrumentistes ! Quel dommage que la prise sature au niveau des tutti avec cuivres).

Propre aux début des années 1950, s'impose un futur champion toute catégorie de l'écurie Decca, **Georg Solti** (qui signera ensuite des intégrales Mahler, Bartok, Verdi, Wagner, mémorables pour le label, au cours des décennies 1970, 1980, 1990…) : un pilier du catalogue se dévoile ici : cd 46 (2 symphonies mozartiennes K183, K504 « Prague », surrout cycle de facéties élégantes et expressives : ouvertures de Rossini, studio de Kingsway Hall, avril 1954 et septembre 1955), cd 47 : musique pour cordes, percussion et célesta de Bartok, la Suite Hary Janos opus 35a de Kodaly en février 1955 : le mordant trépidant et la fièvre rythmique d'une précision chirurgicale portent déjà la marque de l'immense Solti. Un orfèvre horloger… doué d'un dramatisme intense et très efficace.



C’est le temps aussi du chef **Ernest Ansermet** dont le geste à la tête de l’Orchestre de la Suisse Romande et du Conservatoire de Paris s’impose évidemment de 1949 à 1954 : autre pépite étincelante de surcroît dans plusieurs pièces marquantes : Petrouchka de 1949, Le Sacre du printemps de 1950 ; Les biches de 1952 ; Le tombeau de Couperin, valses nobles et sentimentales de 1953 ; six épigraphes antiques de 1953 aussi ; Le festin de l’Araignée, suite complète de 1954… C’est un bain de symphonisme étincelant, précis, lui aussi intime, palpitant et ivre de couleurs intérieures qui transfigurent ici, Stravinsky, Poulenc, Ravel, Debussy et le plus récent (et vertigineux) Roussel (enregistré au Victoria Hall de Genève, en octobre et novembre 1954) : une fièvre précise, d’une rythmique féline, d’une secrète sensualité. Ansermet est un sensuel mesuré, faussement comprimé : l’équilibre qu’il distille dans chaque partition se déroule au service de la clarté et de la transparence.

Ces années 1950, et les 5 premières années de la décade (1950-1955) démontre de la part des ingénieurs de la firme Decca, une frénésie d’enregistrement totalement ahurissante voire vertigineuse. L’oratorio symphonique Job de Vaughan Williams (par **Adrian Boult**, et le LPO London Philharmonic orchestra, janvier 1954, cd 10, dont la baguette exprime un dramatisme arachnéen) ; la 3ème de Tchaikovski, et les Suites L’amour des 3 oranges et Lieutenant Kijé de Prokofiev (avec le même Boult en juin 1955 et l’Orchestre du Conservatoire de Paris, cd 9 : leçon de finesse et de couleurs), s’imposent tout autant.

Au chapitre français, vous vous délecterez bien aussi des Lalo

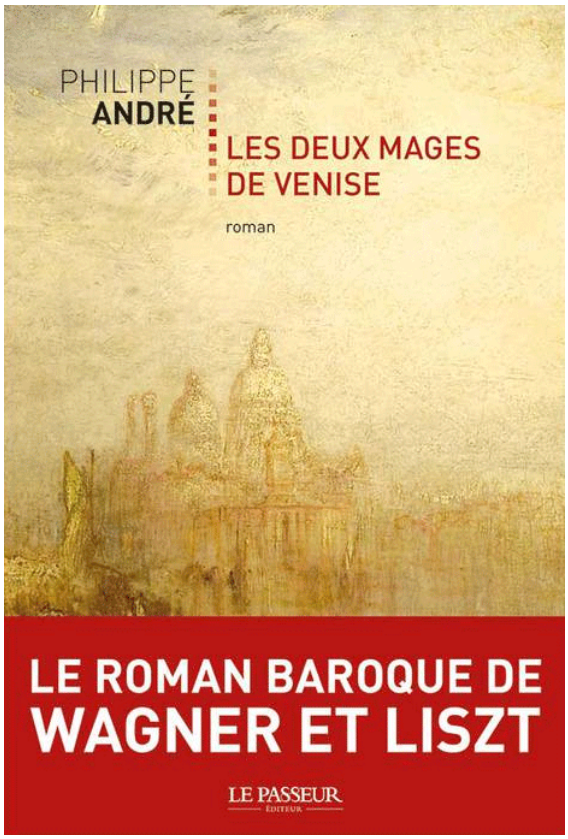
et Bizet présents : ainsi le legs aujourd'hui réestimé de **Jean Martinon** (récent coffret Sony classical), ici interprète de Edouard Lalo : Suites 1 et 2 de l'extraordinaire Namouna (cd38), musique de ballet d'un fini élégantissime, au wagnérisme diapré d'un raffinement ambitieux avec le London Symphony Orchestra, mai 1955. La prise de son dévoile les progrès accomplis par les ingénieurs Decca dans la grande forme : Lalo aurait-il voulu égaler l'orchestre de La Walkyrie dans l'ouverture (il est vrai dans le mythique et ample Kingsway Hall). Même enthousiasme pour le Bizaet(Petite Suite d'orchestre opus 22, et Suite de la Jolie fille de Perth) et le Chabrier (Suite pastorale, Ode à la musique, extrait du Roi malgré lui…) de Jean Fournet et son équipe française réunie en 1953 et 1954 à La Mutualité de Paris (lesquels jouent aussi La demoiselle élue de Debussy, à l'intimisme davantage symboliste qu'impressionniste (cd34).

Là n'est pas une nomenclature complète et exhaustive de la boîte miraculeuse ; bien des surprises vous attendent : dont le cd 49, anniversaire oblige en 2015, Sibelius n°5 par Erik Tuxen et l'orchestre de la radio danoise, entre autres… Coffret événement de mars 2015 : naturellement élu CLIC de classiquenews.

CD. Coffret DECCA SOUND, 53 cd. Les années mono : 1944 – 1956. CLIC de classiquenews mars 2015. Référence Decca 478 7946

LIVRES. Philippe André. Les deux mages de Venise, roman.

Editions Le Passeur (2015)



LIVRES. Philippe André. Les deux mages de Venise, roman. Editions Le Passeur (2015). Wagner est mort à Venise en 1883, c'est connu. Et il avait reçu, trois mois avant, la visite de son beau-père, Liszt, « installé » pendant deux mois au Palais Vendramin, la résidence de Richard, Cosima et l'enfant Siegfried. Qu'ont-ils fait, hormis se retrouver et parfois se chamailler ? Philippe André leur invente de « nouvelles aventures » dans une Venise hivernale et fantasmagorique. C'est, adossé à la science musicologique du spécialiste schumanno-lisztien, la nouveauté des Deux Mages, un passionnant « romansonge ». **Question et réponse de la duchesse** : « Aimez-vous Wagner ? », eût pu demander en toute fausse candeur la duchesse de Sagan. C'te question ! Naturlich, ma biche ! J'insiste, pourtant : aimez, et je souligne the question qui n'est pas to be or not to be. Bien sûr qu'il est, Wagner, d'une essence irréfragable, plus être que lui on n'en fait plus. Mais j'ai demandé : aimez. Il est permis de nuancer votre answer…Alors, vous me mettez plus à l'aise. Je sais ce que cette Oeuvre Totale apporte à l'histoire de la musique et des arts. Et puis vous dites qu'on a droit au clivage ? Lohengrin, Tannhauser, Tristan, Parsifal, trois fois oui. Pour la Bande des Quatre organisée en Tétralogie, franchement, vous repasserez . And Herr Richard Wagner himself, pas mieux ? Encore plus franchement, danke schön ! Même quand il joue son ultime rôle dans Der Tod in Venedig ? Faut ben mourir quéqu ' part !

R.W. à sa personne parlant



Donc si vous n'avez pas la foi wagnérienne, ne faites pas semblant de croire pour bientôt super-croire. Mais laissez-vous convaincre d'aller faire un tour dans les quartiers les plus perdus de la Sérénissime, en hiver 1882-83. Guidé par R.W. à sa personne parlant – comme toujours – mais aussi adressant à sa chère Cosima une sorte de journal-intime-jours-sombres, pour raconter l'incroyable bordée métaphysique qu'il aurait menée là-bas avec son beau-père, un certain Franz Liszt, l'éblouissant compositeur- ami devenu curé-sans-paroisse mais toujours en quête d'imaginaire. Et devinez qui vous aurez pour guide et porte-parole ? Un lisztien par excellence, dont ici même nous louâmes les ouvrages savants sur Années de Pèlerinage et Suite, musicien au demeurant praticien-psy qui vient aussi d'investiguer sur la paralysie générale de Schumann. Le Docteur Philippe André, sans doute pour se délasser du culte schumanno-lisztien, cède aux démons de la Fantasie hoffmanienne : étiquetant « mages » les deux » Vénitiens » d'adoption au crépuscule de leur prodigieuse vie, il les fait basculer de l'autre côté du miroir dans l'inquiétante étrangeté que se permet parfois l'écriture scientifique dont la rigueur expérimentale aurait été mise en congé payé par un tour-operator de roman.

Le p'tit Siegfried

Le point de départ est on ne plus historique, et vous en trouverez le récit au 4e chapitre de Nuages Gris (éd.Le Passeur) : Liszt a bien séjourné « chez » les Wagner au Palais Vendramin, du 19novembre 1882 au 13 janvier 1883. Il y a joué au whist, au piano, à l'inépuisable mais intermittente amitié,

à la fonction grand-paternelle (le p'tit Siegfried, fruit d'amour fou entre Richard et Cosima qui avait ainsi envoyé au désespoir son exemplaire époux Hans de Bulow), et en cette famille recomposée tout n'était pas que roses, donc on s'est chamaillé, fait la gueule, réconcilié…. A partir de ce substrat non contesté, Les Deux Mages dérape avec délices en imaginaire. Les deux amis – bien que devenus beau-père et gendre, ils sont quasiment « du même âge » – entrent en « mentir-vrai » et « romansonge », comme titrerait la nébuleuse aragonienne. « C'est moi qui rêve. J'ai piqué du pif au bout du compte. Je dors. Je rêve. Tout cela c'est moi qui le rêve. Tout ceci ce n'est pas la vie de Théodore , c'est ma mienne. Rien de tout cela n'a pu se passer en 1815…. » : c'est ce qu'avouait en galopant avec Géricault son « historien » de 1959 dans La Semaine Sainte…

Tribu miltonienne et Nocturnes hoffmaniens

Certes on eût pensé davantage Philippe André journalintimier du côté de son cher Franz. Eh bien non, c'est en Wagner qu'il sort d'un angle de la Piazzetta, faisant d'ailleurs tenir à son petit protégé la moins protocolaire des langues modernisées et l'entraînant dans les aventures vénitiennes les plus saugrenues. Quitte à ce que R.W. soit mené par le bout de la Fantasie, le beau-père « inventant » pour son gendre plus réticent les buts de promenades qui accouchent de situations de plus en plus hallucinatoires. « Ici le temps devient espace », et vice-versa ; le réel moins vrai –et désirable ? -que le fantasmé. On rencontre sortie des pérégrinations italiennes de l'Angleterre rebelle XVIIe une tribu miltonienne – dans la famille du Paradis Perdu, je demande le père et puis aussi les filles -, on découvre une galère « décarcassée » qui selon Franz ferait une merveilleuse salle de théâtre moderne, des allusions à un grand trou qui pourrait être un cercle infernal de Dante, et ce n'est que préface à l'embardée la plus folle, une entrée en

« Nocturnes à la manière de Callot », où le savant Spallanzani, recréateur lisztien d'Olympia, « emprisonne » dans l'œil de sa poupée diabolique une Cosima qui n'en demandait pas tant…

Haarghh !

Richard se démène en érotisé hoffmannien (il est ultra-sensible aux deux « jolis globes » de l'automate, voire à sa « coquille »), malgré lui ? ou pour mieux exciter la jalousie de sa Cosima ?), et surtout il mène dialogue réitératif avec un Kobold, figure du tourmenteur qui lui laisse bien peu de répit du côté de l'angine de poitrine, ce dont il mourra bientôt. Et là, il se lâche dans le discours, parsemant ses phrases d'une interjection souffrante (« haarghh ! »,un écho du « hojoho walkyrien ?)qui nous ramène aux temps de la BD-Dargaud, de formules familières (« à ch…, aussi sec , c…ries », impact boom, du balai ! lefion…, vacherie, débectant ou vioque ») parfois teintées de rythme célinien… Le comble du paradoxe est atteint lorsque Richard « appelle » en un flux extasié (devenant parfois injurieux ou prosaïque : « fous le camp dans ta cuisine, reste aux fourneaux ») son indispensable Cosima,(« ma passerelle pour l'éternité, mon anéantissement en si majeur »…),tout comme – peut-être ? – le romantique Kleist « rebaptisait » son Henriette Vogel (qui le lui rendait aussitôt) dans les lettres qu'ils échangèrent avant leur suicide en duo…à moins que ce ne soit aussi une allusion à « L'Union Libre » où Breton géographise les blasons du corps de la femme….

Filochard et Croquignol

De même oscille-t-on entre ces visions poétisées du parcours vénitien et les silhouettes rigolotes de la virée Filochard (R.W.)- Croquignol (F.L.), la référence sublimissime de la Femme Eternelle de R.W. et la vie embourgeoisée à Vendramin, cette grande Villa-Cosima-pieds-dans-l'eau, les éclairs de lucidité richardiens (« la boucler est peut-être le plus grand

défi fait à moi-même dans cette suite d'événements ») et la surdité de qui ne comprend rien au minimalisme pianistique du beau-père en train d'inventer une autre « musique de l'avenir ». Car les rapports au réel d'histoire musicale sont aussi là : du Prométhée déchaîné, des « nuages gris », du parlé-chanté, « disastro », du « lancer mon javelot dans les espaces indéfinis », des csardas macabres, des lugubres gondoles qui ne peuvent faire illusion. De même que les manifestations d'un amour-haine perpétuel entre un beau-père et un gendre peu avare de considérations inactuelles sur le vieux Liszt, « échassier hydropique », ses cigares et ses verrues, et qui débarque du train en pleine odeur de « Wanderer à nuisances olfactives 2nde classe ».

Retrouvailles lyriques

Mais cela cède à du pur lyrisme de retrouvailles entre « amis sublimes », au détour d'une promenade dans Venise embrouillardée. Et puis il y a le récit – les musiciens en tournée de banlieue en sortiront « m.d.r » ! – de Liszt qui dézingue les afféteries bondieusardes d'un jeune organiste en mal de compliments….(« jamais je n'ai entendu rythmes plus appropriés aux hôtels de prostitution et claques somptueux…. ») . Curieux blocages – superstitieux ? – aussi de Richard avouant à son « Isolde de vie ou de mort » que justement il ne prononcera plus ce dernier mot, lui qui en veut au beau-père d'avoir « sombré dans les bigoteries qui l'ont perdu comme homme et surtout comme musicien ».

Le Wanderer a-t-il perdu la mémoire ?

Tiens, en chemin, le Wanderer, il a perdu la mémoire de ses barricades bakouniniennes en 1849, quand il militait à Dresde pour la révolution ? Ensuite, de ses errances pourchassées par les polices « anti-terroristes » de l'Ordre Monarchique, mais où tout de suite il trouve à Weimar refuge fraternel auprès de Liszt ? De sa soumission (1864), genou en terre, à son Ange bavarois Louis II , et de « ce qui s'en suivit », comme

intertitrent les romans de gare au XIXe : l'argent et l'or pour édifier le Temple de Bayreuth, où se célèbrera le culte monothéiste de RW ? ? Sans oublier ses vaticinations-libelles mortifères (1850 ; puis sans remords ni retour en arrière) sur « le judaïsme dans la musique » ? Bref, il ne s'agirait plus à Vendramin-House que des « considérations d'un apolitique » rangé des voitures, dans une Venise la Rouge où pas une gondole ne bouge ? Quant à l'inconscient projeté comme javelot dans les espaces du futur, n'y-a-t-il pas absence de prémonition pour une époque où son (pré) nom de Venise, Riccardo, ne sera plus dans Bayreuth un temps désert (é) par l'œuvre Totale ? Mais on ne va tout de même pas lui reprocher, à cet « inconscient-là », le formatage de son p'tit Siegfried pour mariage(1915) avec une Frau Winifred tombant raide-dingue du Moustachu de Berchtesgaden-sous-Walhalla ! (Quel malheur, parfois, d'avoir un(e) gendre(sse) ! Mais au contraire futur, quel bonheur pour un Vénitien comme Luigi Nono de se marier (1955) avec Nuria Schoenberg et d'avoir ainsi un sacré beau-père !)

Carnets du sous-sol et Bavard

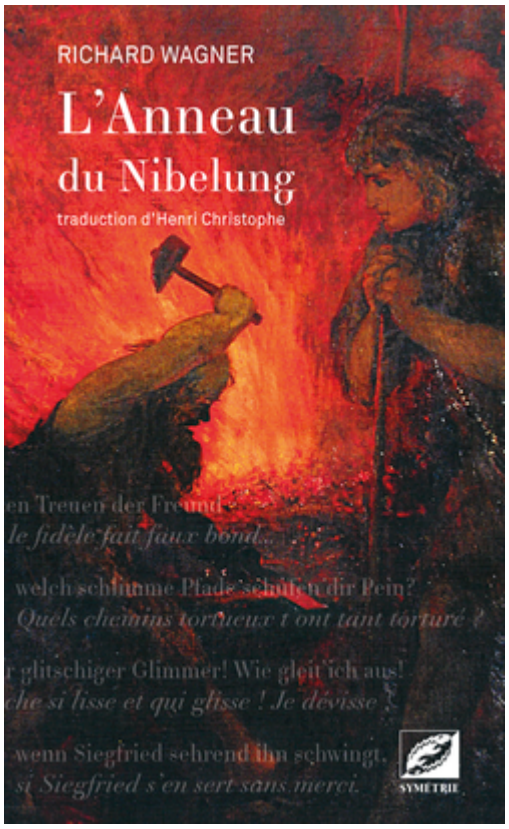
Bon, permis à un mal-wagnero-compatible de débloquer sur le divan, Dr. André ? Et repassons à l'essentiel : avec les Deux Mages, nous tenons un « roman musical » de la plus haute et exigeante qualité en imagination et écriture. Ce long et parfois imprévisible monologue rappellera, en son principe d'ivre flux parolier, les Carnets du sous-sol dostoievskien, ou le plus proche Bavard de L.R. des Forêts. Et malgré les sautes d'une humeur provocatrice tirant aussi vers la rigolade, la coda (« Je me penche et je vois des étoiles qui scintillent au fond du trou. Je plonge la tête la première en poussant un léger cri…Un cortège d'étoiles mortes ondule dans le noir. ») signale, mine de rien, qu'un mois après le départ du beau-père, le gendre aura rejoint…mais quoi, le néant ? C'était – miroir de l'éblouissante lumière solaire du Turner en couverture – le dernier cadeau de la Sérénissime et aussi

« tempé-tueuse » Cité des Doges à ses hôtes. On vous le disait, il y aura toujours de la Mort à Venise ! Mais encore : « mort(s) à jamais » ?…

LIVRES. Philippe André, Les Deux Mages de Venise, éditions Le Passeur (2015). Livre papier : 18,90 €, 140×205 mm, 256 pages. Date de parution : 12 février 2015. LIRE aussi la **critique du livre précédent de Philippe André : « Robert Schumann, folies et musiques » (Le Passeur, 2014), CLIC d'octobre 2014 sur classiquenews.**

Illustrations : Wagner, Liszt (DR)

Livres. Henri Christophe. Richard Wagner : L'Anneau du Nibelung (Symétrie)



Rédigée au moment de la diffusion sur Arte en 1991 de la fameuse Tétralogie du centenaire de Bayreuth (1876-1976) signée Chéreau et Boulez, la mythique équipe française, la traduction d'Henri Christophe est éditée chez Symétrie. Le texte a été composé pour être lu sur les images de cette production, dans le temps imparti pour chaque séquence, dans la durée du spectacle, selon les contraintes aussi pratiques (2 lignes de texte au bas de l'écran). Il en découle une prosodie rapide, séquencée, aux images sensuelles et charnelles, aux éclairs réflexifs qui engagent et dévoilent tout un étroit réseau de correspondances entre les tableaux, dans les strates du texte global. Le cerveau de Wagner n'a jamais été mieux compris dans une langue à la fois précise, violente, organique et flamboyante. C'est immédiatement l'intelligence du dramaturge Wagner qui surgit, son sens du verbe, sa ciselure des portraits psychologiques et des situations.

Traducteur en 1991 pour Arte, Henri Christophe éclaire les facettes prosodiques du Ring

Wagner traduit : une révélation poétique

Ne prenons que deux exemples parmi les plus denses et psychologiquement fouillés du Ring : extraits de La Walkyrie, le monologue de Wotan qui s'adresse à sa fille chérie Brünnhilde et lui avoue son impuissance face aux arguments de

l’épouse Fricka qui lui demande de rompre sa protection auprès des Valse… Puis extrait du Crépuscule des dieux : le dernier monologue de Brünnhilde, l’épouse trompée par Siegfried qui cependant frappée d’un discernement supérieur, comprend le sens profond de tout le cycle, pardonne à celui qui l’a trahie, et restitue l’anneau maudit aux filles du Rhin…
D’une façon générale, le texte de Henri Christophe est direct, plus clair du point de vue des idées et des images formulés ; séquencé en phrases courtes, il souhaite (même si sa destination n’est pas d’être chanté) reproduire le rythme du chant lyrique ; le découpage qui en découle semble suivre les méandres du continuum musical : Henri Christophe a écouté chaque scène musicale en formulant la taille, le débit de ses traductions. Evidement indications scéniques et didascalies n’étant pas indiquées entre parenthèses, le lecteur perd en compréhension scénique et visuelle, mais il gagne une proximité émotionnelle avec chaque protagoniste que les autres textes à la rédaction plus contournée, n’offrent pas.
Même pour des non germanistes/germanophones, le travail de Wagner sur l’allitération et non la rime, une saveur organique du langage qui convoque la présence tangible des pulsions et forces psychique inspirées des mythes fondateurs qui l’ont tant porté dans la conception globale de la Tétralogie, s’impose : elle attise la lecture dans le feu des forces en présence. Le jeu de Wagner est d’anticiper ou de se remémorer, dilatation élastique et oscillante du temps qui fonde sa fascinante intensité : passé et futur sont évoqués presque simultanément pour intensifier la perception du présent (prolepses ou prévisions, analepses ou flashback). La vision est déjà cinématographique et l’on repère dans la construction du maillage linguistique ainsi restitué, les filiations et les correspondances multiples du texte, conçu comme un seule et même étoffe qu’on la prenne à son commencement comme à sa fin…

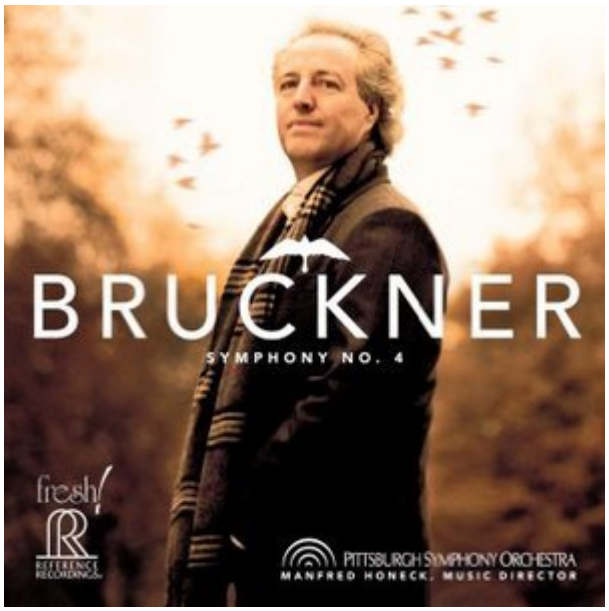
Les idées préconçues tiennent bon, or si certains s’entêtent à regretter les faiblesses du Wagner librettiste, force est de constater ici la puissance de son verbe, l’éloquence de ses

idées, la cohérence des imbrications dramatiques, le sens de l'impact dramaturgique. Tout cela restitue la force et la spécificité du théâtre wagnérien, scène plus psychique et politique que narrative et d'action : tout fait sens à mesure que les situations se précisent, que les confrontations accomplissent leur œuvre. Le lecteur saisit enfin l'unité souterraine du cycle. Peu à peu s'affirme la profonde impuissance des êtres ; ces dieux ambitieux, arrogants s'épuisent dans l'exercice et le maintien absurde de leur pouvoir : la destinée de Wotan /Wanderer s'en trouve lumineuse ; un résumé du cycle entier : chacun tôt ou tard doit assumer les conséquences de ses actes. Au compositeur de dessiller les yeux des aveuglés. Gageons que le texte d'Henri Christophe accrédite enfin le principe à présent explicite d'un Wagner, librettiste affûté voire génial. C'est bien le moindre des apports de cette traduction heureusement éditée.

Henri Christophe. Richard Wagner : L'Anneau du Nibelung (Éditions Symétrie). ISBN : 978 2 36485 026 2. 403 pages. 13,80€. Février 2015. Un texte d'introduction très documenté récapitule l'histoire des traducteurs français de Wagner et aussi la chronologie des créations de ses oeuvres dans l'Hexagone… Passionnant.

CD. Bruckner : Symphonie n°4 (Pittsburgh Symphony Orchestra, Manfred Honeck,

2013)



CD. Bruckner : Symphonie n°4 (Pittsburgh Symphony Orchestra, Manfred Honeck, 2013). Lecture remarquable que celle du chef Manfred Honeck qui surclasse bien des approches que la comparaison fait paraître dures, contrastées voire schématiques. Le travail sur la transparence, le contrôle des dynamiques, servi par un sens architectural et hédoniste, en particulier dans le dernier mouvement, Finale, le plus long, où pour une fois, la lisibilité des pupitres ne signifie pas opposition schématique mais au contraire fusion des timbres, en une texture sonore à l'ampleur et la rondeur… wagnérienne. Le relief expressif, cette opulence qui sait aussi creuser l'onirisme chambriste, et la netteté des bois et des vents dans les séquences rêveuses, offre une synthèse, faisant de Bruckner, un symphoniste accompli d'une richesse d'intentions prodigieuses, le chaînon essentiel à l'orée de Schubert (pour les arrières plans véritablement murmurés et voilés comme des lointains traités en songe), Mahler et Wagner.

Bruckner solarisé

Directeur musical du Pittsburgh Symphony Orchestra (PSO) depuis 2008, le chef autrichien Manfred Honeck délivre ici une sensibilité saisissante, accordant toute l'attention à un Bruckner ciselé dans la… délicatesse et le raffinement. Moins le maestro en fait, plus son geste éclaircit, allège, approfondit une portée onirique que l'on avait finit par oublier chez le compositeur. Pas surprenant que le chef, généreux, amoureux même, et aussi doué d'une noblesse

dramatique très séduisante, ait suffisamment convaincu ses instrumentistes pour être reconduit jusqu'en 2020 !

Le co fondateur avec Claudio Ababdo de l'orchestre des jeunes Gustav Mahler signe une version articulée, claire, qui sait aussi parler le colossal. La gestion des cuivres reste d'une précision impeccable, parfaitement équilibrée, et le chant des bois, enchanteur. Certains reprocheront la sûreté trop hédoniste, un calme solennel et souverain, mais la vertu principale du chef Honeck, c'est sa rondeur dans la clarté, son dramatisme dans l'équilibre justement, la nostalgie irrésistible et la qualité des piani qui se dégagent par exemple de la dernière section du Finale. Le sens des respirations, l'approfondissement qui s'en dégage (élévation et introspection de l'Andante quasi allegretto) rejoint les meilleurs versions légendaires à juste titre, celles isolément de Giulini, Wand, Boehm. Dans l'énoncé filigrané du Finale, se précise peu à peu l'annonce d'une aurore et la promesse d'un monde nouveau, quand beaucoup de chefs ne soignent que le ronflant et le majestueux : Honeck rétablit la part fervente, spirituelle si oubliée, mais légitime … relevant d'un compositeur très croyant, épris d'absolu. Dès le début, la direction suit son chemin sans faillir ; elle s'impose traversée de visions parsifaliennes et la tension tient en haleine… superbe Bruckner, magnifié par la prise de son SACD (réalisé par l'Orchestre lui-même), et dans la version 1878 – 1880. L'enregistrement live intensifie l'admiration : de toute évidence pour atteindre à un tel équilibre chaleureux de la sonorité, chef et instrumentistes ont appris à cultiver l'art déterminant de la confiance, de l'écoute, de la complicité. Les concerts du Pittsburg Symphony Orchestra sont trop rare en France pour être manqués : ce cd vous permettra de préparer une leçon de haut symphonisme, à vivre dans une salle de concert. Hélas pas de dates françaises à l'horizon des prochaines tournées de l'orchestre américain. CLIC de classiquenews en toute logique.

Anton Bruckner : Symphonie n°4, version 1878-1880. Pittsburgh Symphony Orchestra. Manfred Honeck, direction. Live enregistré à Pittsburgh en décembre 2013. 1 cd Pittsburgh live! SACD FR 713sacd, durée : 1h06mn. En vente sur le site du Pittsburgh Symphony Orchestra

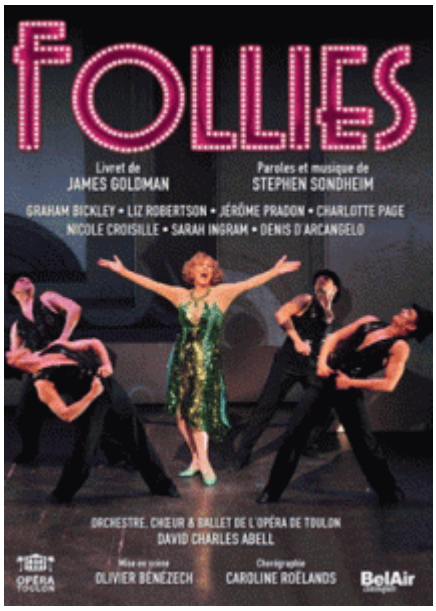
---

DVD. Stephen Sondheim : Follies (Toulon 2013, 1 dvd Bel Air classiques)

DVD. Stephen Sondheim : Follies (Toulon 2013, 1 dvd Bel Air classiques). *En 1971 pour Broadway sous couvert d'un théâtre qui va fermer, Sondheim ressuscite l'esprit revue : en une immersion nostalgique pleine de tendresse les anciennes girls reprennent le chemin des planches pour une dernière. .. dont Nicole Croisille qui nous fait aussi son solo sad mais digne, velours et ténacité de celle qui aurait connu Gandhi et à survécu à Shirley Temple ! Un blues magnifiquement orchestré.*

Ex girl des Follies

Le blues orchestral de Nicole Crosille



Sally Durant ex girl elle aussi, Solange le travesti et sa gouaille parisienne, un couple de danseurs clone de Fred Astaire et Ginger Rogers, Phillys la bourgeoise alcoolique marié à Ben l'ex politique cavaleur. .. émaillent chacun à sa façon et selon ses souvenirs d'une époque révolue, les séquences d'une grande séance de remémoration collective.

Sur scène, il y a double action : le présent des acteurs chanteurs de la revue passée, abonnés au souvenir, et plus haut sur une passerelle les artistes de l'époque qui surgissent du passé. Sondheim travaille sur ce croisement fertile en péripéties scéniques : présent et passé. Chacun se remémore ce qu'il était et avec qui il a fricoté 30 ans auparavant.

C'est un peu la réunion des anciens avec toute l'inventivité que permet le Musical dans l'alternance du parlé et du chanté. Tous les artifices – subtils-, du genre tend à ressusciter un temps d'avant. Chacun se souvient, l'arme à l'oeil, et entone sa chanson, résumé de toute une vie comptant ses premières illusions, ses désirs, ses attentes frustrées… et toujours chevillée au corps/coeur, la passion de Broadway, l'ivresse des planches comme un baume. Le temps de la représentation, passé et présent fusionnent. .. quand les chanteurs se confessent, évoquent un passé d'insouciance trépidant, épuisant, ils donnent la matière de la soirée proprement dite. D'anciennes amours sont avouées, ressurgissent (ainsi Sally et Ben), mais Sally ne regrette en rien sa vie présente parce que son Buddy est là. Pourtant cela bascule aussi dans la thérapie des couples en crise. Peu à peu, l'action tourne au vinaigre domestique et les femmes règlent leur compte avec leur mari narcissique… il faut toute la magie de Loveland, au II pour comprendre que l'amour est un vaste mensonge, et qu'enfin l'esprit revue est la forme la mieux aboutie pour exprimer cette amère désillusion. Au terme de l'expérience, chacun doit

assumer les choix du passé. Ni plus ni moins.



Chef enjoué, instrumentistes sensuels, chanteurs suggestifs. .. tous jouent la carte de la suggestion fine. Pas de fautes de distribution dans cette succession de réitérations attendrie où surgissent aussi des séquences délirantes plus caractérisées. .. avec point fort les 7 girls ex de la revue des Follies qui nous refont le grand numéro chanté dansé du miroir. .. Qui est cette femme qui rit tout en ravalant se larmes ?

Clin d'oeil nostalgique aux revues de Broadway, Follies n'est peut être pas le drame le plus haletant de Sondheim mais son charme nostalgique opère incontestablement.

DVD. Stephen Sondheim : Follies, comédie musicale en deux actes (1971). Livret de James Goldman, paroles et musique de Stephen Sondheim. Graham Bickley, Liz Robertson, Jérôme Pradon, Charlotte Page, Nicole Croisille, Sarah Ingram, Denis d'Archangelo… Orchestre et chœur de l'Opéra de Toulon. David Charles Abell, direction. Olivier Bénézech, mise en scène. Enregistré à Toulon en mars 2013, 1 dvd Bel Air classiques.

CD. Cyril Huvé, piano. Liszt : Carnets d'un Pèlerin (1 cd La Grange aux pianos)



CD. Cyril Huvé, piano. Liszt : Carnets d’un Pèlerin (1 cd La Grange aux pianos). Programme dense mais équilibré, en 7 stations, qui puise ces bornes expressives dans deux recueils : « Seconde années de pèlerinage – Italie » et « Harmonies poétiques et religieuses » (pour Bénédiction de Dieu dans la solitude et Funérailles). Enregistré dans son antre, au Pays de Georges Sand, dans la Grange aux pianos en août 2011 (où il organise et accueille un festival de Pentecôte aussi), Cyril Huvé exprime les délices suggestifs souvent énoncés dans un murmure à peine articulé, porté et comme traversé par un frémissement soudain, celui produit par une révélation. Cheminement promis à des visions de plus en plus spirituelles, chaque séquence dit ici, effectivement, le poétique et le religieux. Le pianiste joue sur l’ampleur symphonique du piano Steinweg requis pour l’enregistrement. Sonorité puissante mais jamais dure, ronde et mordante à la fois qui assure la carrure et l’aspiration mystique de chaque œuvre. Le doute haletant (Il Penseroso), la volonté de l’indicible et le lugubre ensorcelant qui cultive l’état d’endormissement souhaité. Cyril Huvé balance d’un état de conscience à un autre, en un jeu qui enveloppe et berce (résonances déjà wagnériennes du même Penseroso).
L’amour et ses brûlures innerve l’itinéraire plus choatique, exalté, passionnel du Sonnet de Pétrarque n°104 : ivresse panique du transi amoureux démuni, dépendant totalement de sa chère et inaccessible Laura… l’interprète cultive la résonance des accords, laissant un temps d’incertitude mais aussi d’accomplissement et d’inéluctable dans un jeu profond et intérieur qui sait respirer.

Pour le premier disque de son propre label, Cyril Huvé se révèle convaincant

Mystique lisztéenne

La conception est claire et structurée pour Bénédiction de Dieu dans la solitude au calme spirituel progressif. L'étape la plus développée (plus de 16mn) avec Après une lecture de Dante (presque 18mn) permet au jeu de s'épanouir pleinement réalisant une somptueuse plénitude qui inspire un toucher de plus en plus doux et vaporeux pour exprimer le scintillement aérien grandissant qui s'achève en un ruissellement liquide immatériel. Les signes tangibles vers la lévitation. Le choix du Steinweg de 1875 paraît particulièrement bénéfique grâce à sa sonorité charpentée et structurée, ronde et puissante, ses harmonies naturelles, ses aigus crépitants.
Même pénétration suggestive particulièrement pour le lugubre vaporeux de Funérailles qui envoûte littéralement par son balancement harmoniquement presque irrésolu…, son allure de marche inexorable et désespérée et sa lente prière déchirée, déchirante. L'approfondissement spirituel y éclate en éclairs et tempêtes, dévoilant les climats paniques du Pèlerin démuni. La lutte intérieure que Cyril Huvé exprime, réussit particulièrement ici. Le pianiste se fond dans l'esprit insatiable et insatisfait de Liszt, portée par une ardente et dévorante quête spirituelle.

Le dernier morceau de ces Carnets d'un Pèlerin se referme sur la houle tout autant prenante d'Après une lecture de Dante… Cyril Huvé sait enflammer l'énergie brute que suscitent les images dantesques. Jaillissements de gravité, ombres

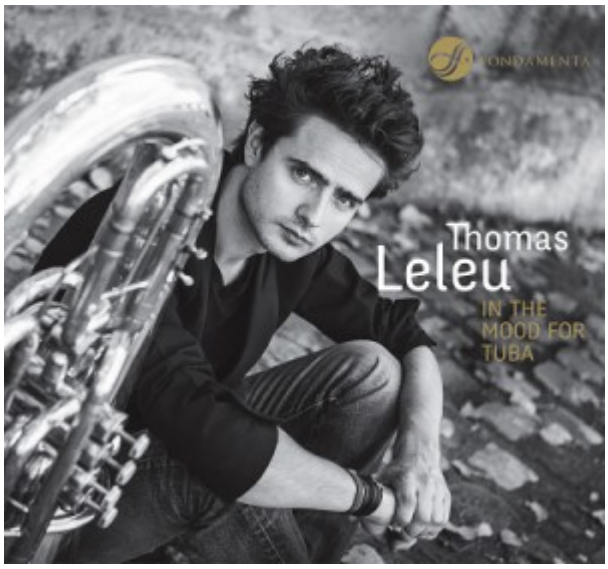
mouvantes, sorte de tourbillon en implosion, bain primaire qui concentre les forces primordiales et les contient sans les contenir, voici le grand chaudron magique et fantastique à la(dé)mesure du grand Liszt, conteur en diable, capable seul, de faire jaillir d'un tumulte, un murmure enchanté criblé de nouveaux scintillements éperdus. Aucun doute Cyril Huvé confirme dans ce premier cd inaugurant son propre label, ses affinités lisztéennes dans ce récital très abouti.

Franz Liszt : Carnets d'un Pèlerin. Cyril Huvé, piano Steinweg 1875. Enregistré en août 2011 dans le Berry, 1 cd La Grange aux pianos GAP01

CONCERT à Paris

Cyril Huvé fête le centenaire Alexandre Scriabine, **salle Gaveau, mardi 3 mars 2015,** **20h30.**

CD. Thomas Leleu, tuba. In the mood for tuba (1 cd Fondamenta, 2011)



CD. Thomas Leleu, tuba. In the mood for Tuba (1 cd Fondamenta). Les vrais jeunes tempéraments sont suffisamment rares pour être soutenus… et encouragés. Incroyable souffle et sensibilité du jeune tubiste **Thomas Leleu (né Lillois en 1987)** qui dans ce récital atypique (et courageux car risqué) convainc totalement. L'approche mono instrument aurait pu lasser mais la versatilité agogique de l'instrumentiste laisse entrevoir nuances et climats insoupçonnés : le programme éclaire un tempérament délirant, fantaisiste qui sait varier les plaisirs ; le *Concerto* de départ signé Jean-Philippe Vanbeselaere (première) cultive une saine vitalité, ciselée, non tapageuse, sertie malgré une étonnante diversité de climats, dans l'énoncé raffiné. L'instinct musical du musicien est ainsi confirmé après sa Victoire de la musique classique 2012 (à 24 ans). Eclectique, agile, le *Concerto* met en avant toutes les composantes de la fougue généreuse de Thomas Leleu.

In the mood for Thomas

Heureusement les amateurs d'intériorité et de pudeur seront exaucés dans le numéro qui suit : une transposition de l'air de Dalila, « *mon cœur s'ouvre à ta voix* » (Samson et Dalila de Camille Saint-Saëns), où le velouté sombre et tendre à la fois du tuba soliste sait être enivrant et séducteur (quelle ligne tenue et quelle délicatesse dans l'expression amoureuse ainsi préservée). Thomas Leleu fixe ici un souvenir vécu depuis la fosse de l'opéra de Marseille où il est alors tuba solo de l'orchestre : l'enivrement chanté in situ par Olga Borodina.

L’interprète est idéalement suggestif encore dans l’intermède (irrésistible) extrait de *Cavalleria Rusticana* de Mascagni, le tubiste enchante en dévoilant un paysage d’une infinie gravité, d’une ample respiration, d’une profonde blessure.

La vitalité précise du musicien dans Les Fables of Tuba impose une frénésie intense, pourtant d’une classe chambriste irrésistible. Le pachyderme des cuivres semble léviter dans la *Romance* de Mendez, et *Tristorosa* de Villa-Lobos, à l’allant chostakovitchien, balance entre insouciance et nostalgie. La séduction hypersensible du tubiste rayonne avec ses complices de l’Orquesta Sinfónica de Lara (Venezuela) dans le dernier épisode, *Les Valseuses* de Grapelli, claire référence à Piazzola. Le swing racé, l’agilité et cette nonchalance suggestive font ici la signature d’un talent sûr, trempé, marquant. Magistral premier cd. Et vrai rencontre car il s’agit bien d’un jardin personnel où chaque partition investie résonne d’un souvenir personnel (dont les enjeux sont explicités dans le livret).
Le très efficace *Concerto* de Vaughan Williams en trois mouvements de moins de 15 mn libère les qualités du collectif réuni en complicité : la précision nuancée du soliste, la frénésie swinguée des musiciens vénézuéliens du Sinfónica de Lara (fondé en 1976, dirigé par Tarcisio Barreto). Belle et sémillante entente.

CD. Thomas Leleu, tuba. In the mood for Tuba (1 cd Fondamenta). Enregistrement réalisé en octobre 2011 au Vénézuela puis à Compiègne en septembre 2014 (Thomas Leleu sextet).

Livres. Brigitte François Sappey : La musique au tournant des siècles : 89-14. Collection Les Chemins de la musique, Éditions Fayard.



Livres. Brigitte François Sappey : La musique au tournant des siècles : 89-14. Collection Les Chemins de la musique, Éditions Fayard. L'auteur applique une vision élastique du temps, interrogeant pour chaque passage d'un siècle l'autre, une séquence « 89-14 » (soit 11 ans avant, 15 ans après la borne chronologique), identifiant telle ou telle tendance marquante se dévoilant autour des cap « décisifs » : 1600, 1700, 1800, 1900 et 2000. Le mythe de la rupture, à l'énoncé de la borne chronologique s'avère plus ou moins réel, les frémissements d'une tendance à la rénovation esthétique se précisant selon les cas. Si de fait 1600, 1800, 1900 sont bel et bien des changements notables, 1700 est plutôt la confirmation du Baroque né au siècle précédent, une sorte d'âge d'or classique du baroque. En cours de lecture, l'argumentation prend forme : on y relève selon les caps ainsi franchis, des convergences esthétiques marquant en effet, des ruptures esthétiques. Parmi les évolutions et jalons spectaculaires, sont relevés et commentés : le passage de la Renaissance au baroque à travers l'évolution du madrigal, du ballet, du mask et de la Favola in musica… dont bien sûr, le mythe déclencheur d'Orphée.

La musique autour de 1600, 1700, 1800, 1900, 2000 …

Quelles ruptures au tournant des siècles ?

Autour de 1600 permet de distinguer l'œuvre de Claudio Monteverdi. Autour de 1700 donc souligne la maturité de l'ère baroque : consolidation et expansion des voies de recherche et d'accomplissement avec l'éclosion de la génération des génies en série : Haendel, Bach, Scarlatti, Rameau, Teleman… Corelli (l'apollinien), Vivaldi (le dyonisiaque), l'opéra à Venise, Biber, Purcell marquent aussi la période. Autour de 1800, où perce le pôle incontournable de Vienne, ce sont les figures de Haydn (le passeur), Mozart (en son envol ultime) et surtout Beethoven (la nouvelle manière, abordée sur le plan chambriste, symphonique et lyrique) qui balisent la séquence… Ici, le chapitre sur l'essor de la musique française de la Révolution à l'Empire et la restauration se révèle particulièrement instructif : s'y distinguent tous les oubliés souvent mis dans l'ombre de Beethoven et des Viennois : les Gossec, Catel, Cherubini, Méhul, Spontini, Grétry, Kreutzer, Boëly, Jadin, Gardel, Lesueur, Cambini, Reicha…. reprennent leur juste place dans un échiquier où l'histoire des formes et des esthétiques chevauchées, successives se clarifie malgré la diversité des manières.
Autour de 1900, ce sont Puccini (Tosca et son portrait de Rome) et Louise de Charpentier (et sa peinture de Paris) avant Pelléas de Debussy, qui marquent la tranche : d'ailleurs, la figure de Debussy s'impose ici nettement par sa singularité et sa modernité. On y relève alors, « l'effervescence de la génération de 1860 » en France, le wagnérisme ambiant qui détermine les tempéraments. Et dans la sphère germanique, on comprend que Brahms (dont l'équivalent outre Rhin serait Saint-Saëns), Richard II (Strauss), Reger, les Sécessionnistes viennois (surtout Schoenberg…), sans omettre Mahler et Zemlinsky se détachent. Ailleurs, Puccini, Scriabine (et la Symphonie des couleurs), Janacek, Albeniz, Granados, Falla… participent à une constellation européenne dont l'essor est restitué.

Enfin, moins argumenté que les caps précédents : « Autour de 2000 », – le recul serait-il encore trop proche (nous sommes pourtant en 2015, en plein dans le principe 89-14)-, se borne inévitablement, faute de réflexions synthétiques viables,… à un catalogue de faits dont il appartient au lecteur de déduire le sens visionnaire et réel : 1989, effectivement c'est le bicentenaire de la Révolution française, surclassé par l'image de Rostro jouant son violoncelle et Bach sur les ruines du mur de Berlin éventré, quand Karajan s'éteint… Dans le sillon phare du Mystère de l'instant incarné par Dutilleux, l'auteure relève pour cette section qui s'écrit encore aujourd'hui : les effets de la crise financière, et malgré une fin toujours annoncée, la consolidation de la forme opéra qui n'aura jamais tant attiré les publics et inspiré les compositeurs… s'y distinguent entre autres, les œuvres pour 2000 signées Tan Dun, Arvo Pärt, John Adams… que révèlent-t-ils ? Quels sont les signes ?
Le dernier chapitre on l'aura compris est ouvert.
Une question taraude la fin du texte : le choc du 11 septembre 2001, laisse peser l'ombre d'une redoutable fatalité pour l'humanité en marche… vers son inéluctable ruine. Qu'en sera-t-il concrètement en 2100 ? L'humanité aura dépassé d'ici là les 9 milliards d'individus. Et la musique dans tout cela ? « Es muss sein ! » répond l'intéressée (Cela doit être), claire référence du prélude orchestral de Dutilleux à la 9ème de Beethoven (créé en mai 2014). Rv est pris pour la suite de cette prospective passionnante. Confrontées aux nouveaux défis géopolitique d'un monde de plus en plus interdépendant, gageons que les évolutions de la musique sont loin d'être achevées … Les traversées analytiques offrent de nouveaux regards sur l'histoire musicale. Amateurs ou connaisseurs détecteront ici des tendances profitables à une meilleure compréhension des époques abordées. C'est donc un CLIC de classiquenews

Brigitte François Sappey : La musique au tournant des siècles : 89-14. Collection Les Chemins de la musique, Éditions

Fayard. Publié en février 2015. ISBN : 978 2 213 68250 1. 20 €
300 pages.